

Sur Twitter, on récolte ce qu'on sème

Un homme raconte anonymement comment il a participé au tribunal populaire du réseau social, et comment il en a ensuite été victime.

par Barrett Wilson pour Quillette** (traduction par Peggy Sastre)*

Publié le 16/02/2019 à 13:00 | [Le Point.fr](http://LePoint.fr)



Histoire de payer mon loyer et de subvenir aux besoins de ma jeune famille, je suis livreur pour une application de restauration. C'est ma nouvelle vie. Il n'y a encore pas si longtemps, j'avais un boulot très bien payé dans « l'économie de la justice sociale ». Puis j'ai énervé la mauvaise personne et en très peu de temps, j'ai été jugé trop toxique au goût de mon employeur. J'ai subi l'opprobre et le lynchage numérique, avant d'être réduit en un symbole du privilège masculin. Paria de ma communauté professionnelle, ma carrière a pris fin. Signer de mon vrai nom un article ne ferait que relancer la machine – alors, avec l'autorisation de mon rédacteur en chef, j'écris celui-ci sous pseudonyme. Il sait qui je

relancer la machine - alors, avec l'autorisation de mon rédacteur en chef, j'écris celui-ci sous pseudonyme. Il sait qui je suis.

Dans mon ancienne vie, j'étais un croisé de la justice sociale. Je me servais de mes comptes Twitter et Facebook, relativement populaires, pour afficher ma clairvoyance sur des sujets comme les droits des LGBT, la culture du viol et l'injustice raciale. Beaucoup des opinions diffusées à l'époque sont toujours les miennes aujourd'hui. Mais je réalise comment mon hyperactivité sur les réseaux sociaux, en réalité, faisait plus de mal que de bien.

« Par peur d'être traqué par la meute, il faut signaler que vous en êtes »

Dans le monde formé par les différentes applications que j'utilisais, j'avais beaucoup de partages et de retweets. Mais cela ne faisait que masquer à quel point j'étais devenu inefficace à l'extérieur, dans le monde réel. Les seules causes auxquelles je donnais ma voix étaient celles du harcèlement moral et de l'opprobre. Ces tactiques n'amènent pas de changement véritable. Elles ne provoquent que la division, l'aliénation et l'amertume.

Comment suis-je devenu cette personne ? Par l'euphorie que cela me procurait. À chaque fois que je traitais quelqu'un de sexiste ou de raciste, j'avais ma dose. Un coup de boost ensuite réaffirmé et entretenu par les étoiles, les cœurs, les pouces en l'air qui constituaient les médailles et les trophées de la validation sociale sur les réseaux. Les gens qui me donnaient ces étoiles, cœurs et pouces en l'air étaient pris à leur propre jeu cynique : par peur d'être traqué par la meute, il faut signaler que vous en êtes.

Il y a encore quelques années, beaucoup de mes amis et pairs qui se définissaient comme de gauche ou progressistes adoraient les séries comme *South Park* et l'humour irrévérencieux de Sarah Silverman et autres comédiens du même acabit. Aujourd'hui, on dirait que ces contenus sont profondément « problématiques » et on y verrait même des discours de haine. Je suis passé du gars qui continuait sa petite vie après une blague salace à celui qui manquait s'évanouir quand quelqu'un n'utilisait pas les bons pronoms ou exprimait des opinions de centre-droit. Avant, je me

s'évanouir quand quelqu'un n'utilisait pas les bons pronoms ou exprimait des opinions de centre droit. Avant, je me moquais de ceux qui s'offusquaient de l'humour noir, avant de devenir cet offusqué permanent.

Quand mes appels suscitaient l'approbation et l'admiration, on me couvrait d'éloges : « Merci de prendre la parole ! », « tu es si courageux », « Ah si les hommes comme toi étaient plus nombreux ! »

« La justice sociale est une culture de la surveillance, une culture de l'indic' »

Et puis, un jour, on m'a accusé des mêmes transgressions dont j'avais accusé les autres. Bien évidemment, j'étais coupable : la présomption d'innocence et les règles du droit ne s'appliquent pas dans ce monde. Et une fois le jugement rendu, la foule vengeresse commence à fouiller dans votre passé, à y traquer d'autres transgressions similaires qu'elle avait loupées de prime abord. On m'a dit que je créais un environnement toxique dans mon travail depuis des années, que l'espace autour de moi n'était plus « safe » à cause de mes micro et macro-agressions.

La justice sociale est une culture de la surveillance, une culture de l'indic'. La vigilance incessante de mes collègues et amis ont eu raison de moi. C'est pour cela que je livre des sushis et des pizzas pour gagner ma vie. Non pas que je me plaigne. C'est un boulot honnête et il m'a fait redécouvrir les rapports humains dans le monde réel. Je suis aujourd'hui plus gentil, plus respectueux que je ne l'étais lorsque j'attaquais des gens sur les réseaux sociaux pour défaut de « gentillesse » et de « respect ».

J'ai harcelé et humilié des individus dont la disgrâce allait faire les gros titres. Et qui, une fois blanchis ou innocentés, ont à peine été gratifiés d'une note de bas de page dans ma communauté numérique. Si quelqu'un en vient à survivre à ce genre de raid, c'est uniquement parce que la meute s'est trouvée une nouvelle cible. Personne ne s'excuse jamais pour une fausse accusation et tout le monde a la mémoire sélective lorsqu'il s'agit de ses propres comportements.

En lisant La Honte, de Jon Ronson, je me suis replongé dans mes archives Twitter pour analyser mes agissements. J'ai été estomaqué de voir que j'avais participé avec un enthousiasme certain à l'humiliation publique de Justine Sacco, dont la saga consécutive à une blague de mauvais goût sur Twitter en 2013 constitue l'une des études de cas centrales du livre.

Ma mémoire m'avait laissé un souvenir différent. Dans mon esprit, je n'avais pas vraiment participé. C'étaient les autres qui étaient allés trop loin. En réalité, mon historique attestait que j'avais été parmi les lyncheurs les plus féroces de Sacco. Ronson décrit ce problème fondamental de l'opprobre sur Twitter : il existe un « décalage entre la gravité de la faute et la joyeuse sauvagerie de la punition ». Pendant des années, j'ai été aveugle à ma propre joyeuse sauvagerie.

Il y a peu, j'ai fait un rêve. Il se passait dans l'environnement cartoonesque de l'application de livraison de nourriture qui me fait vivre, avec le logiciel de localisation et de guidage que j'utilise au quotidien. Dans le rêve, ma journée de travail devenait un jeu à la troisième personne et la voiture sur l'écran me représentait comme protagoniste. À un moment donné, j'ai commencé à louper certaines rues et la petite ligne en pixels bleus qui me suivait à la trace indiquait où je faisais des sorties de route. Ma trajectoire allait devenir totalement erratique et le rêve complètement absurde, comme le sont souvent les univers oniriques. Je montais sur les trottoirs, rentrais dans les immeubles, ravageais les parcs du jeu vidéo. Le monde est en deux dimensions dans l'application, donc tout était plat. Mais grâce à la logique unique des rêves, j'ai survécu à tout cela, tout en récupérant mes commandes et en effectuant mes livraisons, tout en gagnant de l'argent. Dans mon rêve, je faisais des progrès.

Alors que mon sommeil paradoxal s'intensifiait, mon rêve s'est terminé. J'ai été éjecté de mon logiciel bidimensionnel pour me replonger dans la réalité du monde – et j'allais comprendre la souffrance, le carnage et la mort que j'avais causés dans l'application. Il y avait des corps éparpillés dans les rues, des passants qui hurlaient, des vies détruites. Le chaos. Ma voiture, en revanche, n'avait pas la moindre éraflure.

Le vigilantisme de la justice sociale qui était mon quotidien sur Twitter et Facebook était comme l'application de mon rêve. L'agressivité de l'affichage de vertu est un acte en deux dimensions. Il n'a aucune profondeur humaine. C'est uniquement lorsque nous en sortons, lorsque nous voyons à quoi ressemble réellement le monde et comment sont réellement les gens que nous comprenons toute l'ampleur des souffrances et de la destruction que nous avons pu causer lorsque nous étions enfermés à l'intérieur.

*Barrett Wilson est un pseudonyme.

** Cet article est paru dans « Quillette ». « Quillette » est un journal australien en ligne qui promeut le libre-échange d'idées sur de nombreux sujets, même les plus polémiques. Cette jeune parution, devenue référence, cherche à raviver le débat intellectuel anglo-saxon en donnant une voix à des chercheurs et des penseurs qui peinent à se faire entendre. Quillette aborde des sujets aussi variés que la polarisation politique, la crise du libéralisme, le féminisme ou encore le racisme. « Le Point » publiera chaque semaine une traduction d'un article paru dans « Quillette ».

[Reportages, analyses, enquêtes, débats. Accédez à l'intégralité des contenus du Point >>](#)

CONTENUS SPONSORISÉS

Taboola Feed

Des lunettes de conduite de nuit fait fureur en Germany

ClearView

Le jeu de simulation de ville qui te fait voyager dans le temps

Forge Of Empires - Jeu en Ligne Gratuit

Pourquoi tout le monde achète cette smartwatch militaire?

TAC25

Dites adieu à la fatigue grâce à ces 5 conseils

Mieux Exister

30 aliments qui sont excellents pour votre coeur

Mieux Exister

Elle est considérée comme la plus belle femme de son pays

Soolide

Voos Baratos de Gunzenhausen desde 19,95€

<http://www.jetcost.pt>

A DÉCOUVRIR SUR LE POINT

Emmanuel Petit poursuivi par sa fille : la guerre est déclarée

« On a la vie au lycée, la vie à la maison et la vie sur Yubo »

Claude Weill - Ni père ni mère

Bilal Hassani de nouveau attaqué pour des tweets anti-Israël et une vidéo polémique

Art éphémère : Malabo parie sur le bodypainting

Êtes-vous d'accord avec François Berléand quand il dit : « Ils me font chier les Gilets jaunes » ?

11 COMMENTAIRES

Par Tj85710 le 17/02/2019 à 09:36

@aixois13100

Ça ne servira pas à grand chose. L'auteur ne dit pas qu'il écrivait sous pseudo et puisqu'il a été chassé physiquement de la salle de jeu il est vraisemblable qu'il n'en utilisait pas. De même pour la ligue du LOL, il semble que la plupart utilisaient leur patronyme.

C'est bien plus la compulsion à faire meute qui doit être mise en cause, ce besoin irrépressible de sentir les coudes des autres autour de soi, comme dans les manifestations.

A moins point de vue c'est un avilissement et une perte totale de personnalité.
Sans parler de la connerie et des dégâts.

Par Jardinette 13 le 17/02/2019 à 08:02

Au fond...

Au fond, on fait la même chose, en écrivant ici, sauf qu'on ne crucifie personne...

Par Pffft le 16/02/2019 à 21:38

Après LOL...

Tu pleures. Tu n'es pas tombé bas. Tu y étais déjà.

